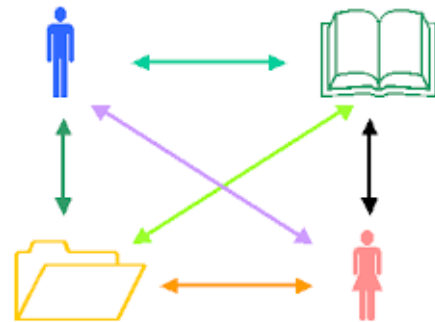


Interactionisme et acquisition des langues

M.1
IAL



Légende


 Référence Bibliographique

Table des matières



| | |
|---|----|
| Objectifs | 4 |
| Introduction | 5 |
| I - Interactionnisme en linguistique | 6 |
| 1. Une implantation tardive | 6 |
| 2. Les apports | 7 |
| 3. La méthodologie | 7 |
| 4. Bilan | 8 |
| II - Conclusion | 9 |
| III - L'approche interactionniste et apprentissage des langues | 10 |
| 1. Un changement de paradigme. | 10 |
| 2. Interactionnisme et apprentissage | 11 |
| 3. Interactionnisme et FLE | 12 |
| 4. L'interaction dans un milieu guidé | 12 |
| 5. Conclusion | 13 |
| Bibliographie | 14 |

Objectifs



Consolider sa culture didactique par une connaissance optimale des théories interactionnelles en classe de FLE.

Introduction



L'interactionnisme ou interactionnisme symbolique émerge aux Etats-Unis durant les années 30, dans la tendance représentée par l'Ecole de Chicago. La première Ecole de Chicago est vulgarisée à partir des recherches du socio- psychologue américain Georges Herbert Mead qui se distinguer du courant comportementaliste (béhavioriste) et de la psychanalyse. L'approche interactionniste développée concerne les inter-relations et les co-constructions de sens des individus. Autrement dit, l'individu forme sa personnalité et évolue dans ses interactions avec l' environnement dans lequel il vit à la fois au niveau social culturel mais également au niveau matériel. L'un des élèves de Mead, Herbert Blumer élargit une micro-sociologie interactionniste en s'divergeant à deux paradigmes sociologiques de l'époque : le fonctionnalisme et le culturalisme. Le fonctionnalisme élargit l'idée qu'une culture connaît une fonction précise dans sa globalité. De son côté, le culturalisme met en avant l'existence d'une efficacité culturelle sur les individus.



Interactionnisme en linguistique

| | |
|--------------------------|---|
| Une implantation tardive | 6 |
| Les apports | 7 |
| La méthodologie | 7 |
| Bilan | 8 |

1. Une implantation tardive

il paraît évident de confirmer que le fait « parler c'est interagir » (J. Gumperz) ; que « l'interaction verbale est la réalité fondamentale du langage » (M. Bakhtine 2),. Il est évident aussi que pour comprendre la nature du langage sans l'intérêt aux outils que celui-ci met en œuvre pour arriver à ses fins communicatives. Cet intérêt n'était pas vraiment un souci de la linguistique moderne que tient Bakhtine à rappeler chaque fois que Jakobson en fait l'exception par son fameux schéma du langage et ses fonctions. Il est sérieux donc de s'interroger au début sur les causes qui font que la linguistique a fait un grand retard pour prendre au sérieux ce fait difficilement réfutable, que la communication verbale interpersonnelle est la première fonction du langage dans les diverses manifestations de la vie quotidienne ; ce qui nous amène dire que pour aborder langue comme objet d'étude, il faut appréhender s'intéresser à ses réalisations en milieu naturel.

Le développement technologique, par l'invention du magnétophone a donné l'occasion d'enregistrer les conversations, les dialogues et les discours qui, auparavant étaient insaisissables.

Rappelons que en certain dimension la linguistique est fille de la philologie (pour qui la langue n'existe qu'à travers un corpus de textes écrits). Tradition particulièrement mise à mal à la tendance de ce siècle par le raz-de-marée du structuralisme —ramenant la langue à un système décontextualisé, et s'intéressant surtout à ses réalisations écrites. (alors que l'optique de linguistique générale atteste et la primauté de l'oral, et le caractère social de la langue.

En outre en sociologie de ce siècle est essentiellement marquée par les visions de Durkheim, qui sont elles aussi assez écartées des inquiétudes interactionnistes.

Aux Etats-Unis à l'inverse, s'élargit et se fonde au cours des années 1920-1930, au sein du département de sociologie de l'université de Chicago, une tout autre tradition, celle de l'« interactionnisme symbolique », dont E. Goffman, puis les ethnométhodologues H. Sacks et E. Schegloff (fondateurs de l'« analyse conversationnelle ») seront les successeurs directs.

ces différents facteurs expliquent le fait que l'interactionnisme se soit parue si tardivement,— car il ne s'agit pas là à proprement parler d'un « domaine » scientifique homogène, mais plutôt de « courants interdisciplinaires » (Bachmann et al. 1981), Winkin (1981) parlant quant à lui de « collège invisible » pour désigner l'ensemble fort disparate des recherches menées en « nouvelle communication ».

la notion d'interaction est une notion voyageuse importée, puisqu'elle l'est d'un point de vue à la fois géographique " américaine" et disciplinaire "dans le champ de la sociologie" .

2. Les apports

« Speaking is interacting » : L'expression est de Gumperz (1982, p. 29), mais tout partisan de l'approche interactionniste peut certainement la reprendre à son compte. Elle désigne clairement : On sait que c'est en réaction critiquant la vision chomskyenne du langage que s'est développée au début des années 1960, autour de D. Hymes et J. Gumperz, l'ethnographie de la communication (voir Les interactions verbales t. I, p. 49, pour un inventaire des principales différences entre les deux perspectives). que l'activité de la parole engage naturellement plusieurs acteurs, qui exercent en permanence les uns sur les autres un réseau d'influences mutuelles : parler, c'est échanger, et c'est changer en échangeant.

Ces influences réciproques sont plus ou moins fortes selon la nature de la situation communicative : dans les échanges en face à face, la concentration du destinataire est culminante, et la moindre de ses réactions peut venir infléchir l'activité du « locuteur en place » ; mais cette pression est certainement plus faible lorsque le destinataire s'adresse à un destinataire absent.

Autrement dit : les diverses situations discursives ne présentent pas toutes le même degré d'interactivité L'approche interactionniste favorise tout naturellement, sans pour autant écarter les autres formes de productions discursives,

celles qui expriment le plus fort degré d'interactivité, comme les conversations. C'est-à-dire que cette approche nouvelle exige au linguiste de nouvelles privilèges.

En ce qui considère l'objet d'étude à analyser : priorité au discours dialogué oral.

- Dialogué : le dialogue étant admis comme la forme à la fois primitive et basique de l'activité du langage.
- Oral : il est bien évident que les formes écrites de production langagière ont dans nos sociétés une importance considérable et qu'il existe entre les productions orales et écrites une sorte de continuum.

La linguistique moderne n'a d'ailleurs jamais cessé de le répéter. Mais on ne peut pas dire que les descriptions proposées se soient toujours conformées à cette affirmation de principe : « tout en visant le langage oral, le linguiste a toujours travaillé sur de l'écrit » (Véron 1987, p. 208) —

3. La méthodologie

En ce qui concerne la méthodologie : respect absolu des données, une démonstration de l'empirisme descriptif, et intérêt de travailler à partir de corpus constitués d'enregistrements d'interactions autant que possible « authentiques » Dans cette approche « commandée par les données » (data driven), les constructions théoriques doivent entièrement être mises au service des données empiriques, et non l'inverse ; ou comme l'énonce assez sarcastiquement Labov (1976, p. 277) : « Les linguistes ne peuvent plus désormais continuer à produire à la fois la théorie et les faits. »

4. Bilan

1.

Selon Orecchioni

À un niveau plus théorique, il conviendrait d'envisager comment la perspective interactionniste remodèle les conceptions classiques de la communication, ou de la compétence.

On se limitera ici à la façon dont elle envisage les processus complémentaires de production et d'interprétation des énoncés.

2. L'une des tâches de la linguistique est de chercher à comprendre comment les énoncés sont construits.

3. Autre tâche de la linguistique : comprendre comment les énoncés sont compris. Pour la linguistique interactionniste : — l'analyste doit rendre compte des interprétations effectuées au fil du déroulement de l'échange par tous les participants à l'échange communicatif, lesquelles interprétations peuvent fort bien ne pas coïncider

3. Ainsi l'approche interactionniste a-t-elle enrichi de façon notable la représentation que les linguistes se font des mécanismes de production et d'interprétation, et apporté de l'eau au moulin (ou du grain à moudre) à tous ceux qui se préoccupent, dans une perspective non nécessairement interactionniste d'ailleurs, de restituer au langage sa dimension temporelle, et de rappeler que le discours est un processus dynamique plutôt qu'un objet statique.

Conclusion



Pour conclure, l'approche interactionniste me paraît plus pertinente que les approches plus « classiques » — plus pertinente, c'est-à-dire mieux adaptée à ce qui constitue l'essence même du langage verbal, en nous rappelant opportunément le caractère social des systèmes linguistiques 28, et leur vocation communicative : pour reprendre une formule de Labov, la linguistique ainsi conçue est une linguistique en quelque sorte « remise sur ses pieds ». On peut dans cette mesure considérer que l'introduction de la notion d'interaction opère un recentrement de la linguistique sur son objet propre. Or ce n'est généralement pas ainsi qu'est considérée l'approche interactionniste : au mieux, on lui accorde une position « périphérique » dans le champ des études linguistiques



comme produit à différents niveaux de l'apprentissage des L2, avec l'objectif d'identifier les grammaires d'apprenants – et donc les produits de l'apprentissage – et leurs itinéraires développementaux (Klein & Perdue, 1992 ; Perdue, 1993). Des études menées dans ce cadre montrent notamment que l'apprentissage d'une L2 ne se limite pas à l'intériorisation d'un système linguistique, mais implique des reconceptualisations des objets de discours, voire du monde (Caroll & Becker, 1993

et selon (Schutz, Goffman ; Garfinkel)

Contrairement aux premières, les approches interactionnistes, dont les racines remontent à divers versants de l'interactionnisme social (Schutz, Goffman ; Garfinkel), se concentrent sur le fonctionnement interactionnel même – le processus discursif donc – comme lieu de mobilisation et de construction des compétences langagières. Largement inspirée ou directement issue des travaux sur la conversation exolingue entre locuteurs natifs et non natifs (Alber & Py, 1986 ; Gülich, 1986 ; de Pietro, Matthey & Py, 1989 ; Lüdi, 1989 ; Py, 1989 ; Dausendschön-Gay & Krafft, 1991), cette orientation de la recherche a progressivement contribué à nourrir, sur des bases empiriques, une perspective nouvelle sur l'acquisition des L2 en insistant sur le rôle constitutif de l'interaction et des conditions sociales qui la régissent pour les produits et les processus de l'apprentissage. S'inspirant des développements en sociolinguistique et en pragmatique, de l'analyse conversationnelle et des travaux du psychologue russe Vygotsky (1978), les études conduites dans cette lignée se proposent d'étudier les conditions et les mécanismes socio- interactifs (négociations interactives, tâches communicatives, structures de participation etc.) qui cadrent les processus d'apprentissage. Dans une perspective proche, centrée plus spécifiquement sur la communication interculturelle et inspirée en partie de l'ethnographie de la communication, certains travaux abordent l'impact des conditions socio-institutionnelles sur l'élaboration et la mise en pratique des compétences langagières (Bremer et al., 1996 ; Roberts 1998).

2. Interactionnisme et apprentissage

L'apprenant de manière exclusive d'une compétence linguistique confinée au savoir-parler et au savoir-écrire de la langue. La réalité de la pratique est autrement plus complexe. L'apprenant qui, quelles que soient par ailleurs ses capacités, ne peut jouir de l'exercice d'une compétence communicative lui permettant de se situer et d'être un partenaire, est condamné à entasser un savoir dépouillé de sa dimension pragmatique. « *L'approche interactionniste, par opposition à ces conceptualisations, se fonde sur l'idée que l'interaction sociale est constitutive des processus cognitifs, voire constructive des savoirs et des savoir-faire langagiers et de l'identité même de l'apprenant. L'interaction est comprise non pas comme un simple cadre qui fournirait des données langagières et permettrait de déclencher ou d'accélérer certains processus développementaux ; elle est un facteur structurant le processus même de ce développement (Bange, 1992 ; Py, 1991 ; Krafft & Dausendschön-Gay, 1994 ; voir Donato, 1994, et Lantolf & Pavlenko, 1995, pour cette même idée dans le cadre de la théorie socioculturelle)* ». Simona Pekarek Doehler

En effet tout contact avec autrui, au-delà des seules appartenances socioculturelles, est soutenu par

une connaissance et surtout une acceptation du partenaire de l'acte communicatif. La perception et la construction du sens de tout énoncé suscitent une saisie de l'interaction et une compréhension mutuelle de son habitus culturel. C'est pourquoi une attention particulière doit être portée à cette situation d'interaction dans laquelle l'identité socioculturelle des deux interactants est omniprésente et où la compréhension passe nécessairement par un ensemble d'aptitudes et de savoir-faire pour se repérer, s'orienter, se comporter, se décentrer afin d'interpréter correctement la volonté de l'Autre.

Il ne suffit donc plus, dans cette optique, de dégager les régularités des productions d'un individu et d'en déduire les éléments d'un système linguistique ou d'un développement cognitif. Concevoir l'acquisition comme processus sociocognitif oblige à la penser comme phénomène situé dans des contextes sociaux variés et configuré par ces mêmes contextes, et à penser l'apprenant dans ses relations sociales, dans ses processus interprétatifs, dans ses représentations du monde

3. Interactionnisme et FLE

L'interactionnisme dans le processus d'enseignement - apprentissage du FLE réside dans cette situation d'interculturalité qui s'inscrit dans une dimension sociale et de socialisation. Cela engendre action, réaction et interaction. Montesquieu et Rousseau, Tocqueville représentent les précurseurs d'une certaine sociologie interactionniste passant par Durkheim. Charles Sanders Pierce représente le fondateur du pragmatisme comme Projet philosophique. Sa question philosophique par excellence est celle des rapports entre l'être et sa pensée, question qui devient pour lui celle de la signification des signes.

Ainsi pour Pierce «la signification finale du signe est constituée par l'ensemble des conséquences pratiques qu'il provoque, c'est-à-dire référée au domaine de l'action et l'interaction. Pour lui, l'interaction ne renvoie pas à une multitude de comportements individuels, variables et instables mais à des règles de conduite générale. Il ressort ainsi que la compréhension de tout signe, de tout message est en rapport étroit avec le contexte dans lequel l'action a eu lieu. Le signe, l'idée provient d'un certain esprit en relation intime avec l'être humain et véhicule par conséquent son être, son existence car ce signe est habillé de toutes les valeurs et des principes auxquels cet être adhère. Ce signe, cette action incite à la réaction ; celle de saisir, de comprendre et d'interpréter selon la virtualité d'autres signes habillés autrement, d'où l'interaction.

4. L'interaction dans un milieu guidé

Selon Simona Pekarek Doehler

En réponse à une demande sociale accrue pour des études empiriques dans le cadre de la classe, l'intérêt porté initialement à la conversation exolingue en milieu naturel s'est progressivement élargi vers l'étude de dispositifs d'enseignement variés, dont Arditty (1987) a très tôt présenté une étude exemplaire. Les travaux menés actuellement sur les dyades (Nussbaum, 1999), sur l'immersion (Gajo & Serra, 2000) ou sur l'enseignement traditionnel au secondaire inférieur (Gajo & Mondada, 2000) ou supérieur (Pekarek, 1999a) permettent de mieux comprendre et de mieux différencier les diverses

formes d'interaction liées à l'apprentissage guidé, tout en alimentant par là même la réflexion théorique sur les liens possibles entre interaction et acquisition. Certaines études portant sur le rôle de la L1 dans l'acquisition d'une L2, par exemple, soulignent l'importance, tant pour la pratique éducative que pour la recherche, de traiter l'alternance codique non pas simplement comme signe de déficit, mais comme élément fonctionnel dans le développement d'un répertoire langagier diversifié (Py, 1997 ; Lüdi, 1998 ; Pekarek, 1999b ; voir également Moore, 1996).

Il ressort ainsi que dans l'opération d'enseignement-apprentissage le pragmatisme est omniprésent et définit précisément ce processus. Dans cette situation de communication spécifique se déroulant dans une autre langue -ici le français-, les sujets sont investis d'une culture d'appartenance plurielle autorisant la communication dans une langue/culture étrangère. La communication est alors caractérisée par une multitude d'interactions d'intérêt personnel pour les protagonistes, au niveau des langues, des cultures et des sujets. Il s'agit d'interactions en rapport avec leur devenir linguistique et culturel ; interactions qui, au plan des cultures, attisent ce conflit entre deux systèmes de références aux normes différentes. Les langues interagissent également entre elles puisque chacune possède son système linguistique distinct.

Actions et réactions sont productrices d'influence de tous ordres. Ainsi, l'enrichissement est la caractéristique majeure de cette situation de contacts. De fait, le conflit se transforme en entente lorsque les différences sont saisies et les ressemblances partagées. La situation de communication s'inscrit alors dans cette dimension interculturelle grâce au pragmatisme des interactants.

5. Conclusion

Pour se faire, l'homme ne se contente pas du modeste statut d'observateur passif, il possède le pouvoir de contrôler et de modifier son environnement matériel et social, en utilisant son savoir pour agir et interagir sur le monde et dans le monde, de se transformer et de le transformer. Dans son interaction, dans ses échanges verbaux ou non, l'homme use consciemment ou inconsciemment du sceau culturel de ses représentations propres pour se forger une vision du monde à la mesure de ses ambitions personnelles

